

CONSIDÉRATIONS POUR UN ESSAI DE PSYCHOLOGIE CANADIENNE COMPARÉE

I

« Toute vérité, écrit Joubert, n'est pas bonne à dire, car dite seule et isolée, elle peut conduire à des erreurs et à de fausses conséquences ; mais, toutes les vérités seraient bonnes à dire, si on les disait ensemble et si l'on avait une égale facilité de les persuader toutes à la fois ».

Joubert ajoute : « Savez-vous, en effet, pourquoi il y en a de pernicieuses ? C'est qu'elles ne sont pas offertes à l'esprit avec celles qui pourraient leur servir de contre-poison ». Il conclut : « Aussi, n'est-il sage de dire aux hommes une vérité que lorsque l'on peut leur en dire deux. »

Pascal, avant lui, avait donné, en un sens, les mêmes conseils, mais pour une autre raison, celle de ne pas blesser l'incurable amour-propre de l'homme : « C'est cette mauvaise délicatesse qui oblige ceux qui sont dans la nécessité de reprendre les autres, de choisir tant de détours et de tempéraments pour éviter de les choquer. Il faut qu'ils diminuent nos défauts, qu'ils fassent semblant de les excuser, qu'ils y mêlent des louanges et des témoignages d'affection et d'estime. Avec tout cela, cette médecine ne laisse pas d'être amère à l'amour-propre. Il en prend le moins possible et toujours avec dégoût, et souvent même avec un secret dépit contre ceux qui la lui présentent. »

Nous croirions plus humaine l'attitude de Joubert. Ce n'est pas faiblesse morale qui conseille de tempérer les admonitions, mais nature intime de l'homme. Si l'on craint de se faire dire « ses vérités » ce n'est pas qu'on les ignore mais bien que l'on souffre de les connaître. La victoire sur soi est déjà assez pénible ; rien ne sert de signaler les échecs.

* * *

La psychose du pessimiste, celle, par exemple, d'un Alceste douloureux — peut-être d'un Pascal? — ne naît-elle pas

de la contemplation trop absolue d'un seul aspect des choses ? Le sonnet d'Oronte était certes d'un petit esprit, mais, s'en plaindre c'est ignorer qu'il faut, en société, se résigner à entendre de bien médiocres sonnets.

Sans doute, y a-t-il, dans le monde bien des choses à considérer :

« Je vois comme vous, mille choses, chaque jour,
Qui pourraient aller mieux prenant un autre cours. »

mais, est-ce bien notre amour-propre seul qui demande qu'on ne les signale pas à chaque instant ?

Le conseil de Joubert est pacifiant. Que d'impressions fausses et cuisantes un peu de réflexion fait disparaître. Nous concluons à la malveillance d'une personne rencontrée pour la première fois, de ce qu'elle nous regarde de haut ou qu'elle grimace alors que cette attitude provient de ce que la nature lui a fait le nez trop court ou a trop tendu, sur ses dents, un muscle du visage.

L'optimiste, par contre, poursuivrait sans cesse cette deuxième, cette troisième vérité sans laquelle, une première ferait de cette vie parfois un véritable enfer, toujours une monotone journée.

L'optimiste détermine l'état de grâce. Nous avons invité un Anglais de nos amis à une opérette française. Notre ami ne savait pas un mot de français, mais comme il était mélomane délicat, nous avons pensé qu'il goûterait la musique ailée de Raynaldo Hann. Or voilà qu'à la dernière minute se déclenche une grève de musiciens. Ciboulette — c'était cette merveille de grâce que l'on donnait — dut chanter : « Nous avons fait un beau voyage » à l'accompagnement aigrelet d'un piano poussif. A la sortie, excuses, regrets... Lui d'interrompre : « Charmante soirée ! » dit-il. « N'avez-vous pas remarqué comme la vedette avait un nez admirable ? » Il n'y a pas que le nez de Cléopâtre qui a changé la face du monde...

Si la pensée de Joubert est vraie des rapports entre individus, comme elle l'est davantage des rapports entre peuples ! Ce n'est plus alors une ou deux vérités qu'il faut raccrocher à une première, mais dix, mais cent. Les froissements, les querelles, les heurts, viennent de ce que l'on ne se

comprend pas ou, plus simplement, de ce que l'on ne comprend pas.

La charité est acte de l'intelligence. La « bonne entente », — son nom laïc — présuppose connaissance totale de soi et des autres ; connaissance aussi du milieu géographique, historique, du climat spirituel.

La lumière ne fait pas disparaître toute souffrance mais semble, en l'expliquant, l'atténuer un peu.

II

Nous voudrions, pour un essai de psychologie canadienne comparée — qui nous donnera ce bel ouvrage ? — émettre quelques considérations, sous le signe de l'optimisme.

Psychologie « canadienne », au sens XVII^e siècle du mot, sens que M. Bovey a galamment repris et que Louis Hémon a précisé :

« Lorsque les Canadiens français parlent d'eux-mêmes ils disent toujours « Canadiens » sans plus . . . C'est là un titre qu'ils se réservent, tout naturellement sans intention d'offense, de par leur héroïque antériorité »

En ce sens seront exclus de cette notice, Acadiens, Franco-Ontariens, Franco-Américains, Louisianais, bref tous les « Canadiens » qui ont laissé la glèbe québécoise. Les comparaisons seraient, certes, attachantes, les nuances à indiquer nombreuses. Il nous est impossible également de considérer la psychologie des « sangs-mêlés » : Canadiens irlandais, Canadiens écossais, etc. On n'a pas assez dit combien, à certaines minutes, ils sont autres.

Celui que nous examinerons, c'est l'ancêtre, Jean-Baptiste, notre Jacques Bonhomme laurentien. Avec lui cette promenade spirituelle aura tout l'agrément d'une excursion ; nous n'aurons pas à craindre les surprises des sangs et des migrations. Il est, biologiquement et spirituellement, un.

Allons lui tâter le pouls.

* * *

Nous le trouvons, aux champs, peinant à arracher quelque souche. Arracher des souches, il ne fait que cela, depuis qu'il est au pays : « héroïque antériorité », dans tous les domaines. Il a l'air triste, abasourdi. Il y a de quoi !

Depuis quelques années, on ne cesse de toutes parts de lui manifester de l'intérêt. Les peuples semblent davantage curieux les uns des autres ; besoin de vérifier ses affinités psychologiques, de revenir au type pur ?

Sont venus ainsi rencontrer Jean-Baptiste, tantôt des cousins d'Outre-Atlantique, des Français comme lui, à ce qu'ils disent ; tantôt, les Anglais, ses compatriotes, depuis 1760. A ceux-là se sont joints ceux de son propre clan ; ils le « redécouvrent » ainsi, par intermittence.

Nous ne parlerons pas des Irlandais, des Américains qui pourraient fournir un thème fécond à multiples considérations.

* * *

Et tous d'examiner Baptiste, de le retourner en tous sens, de le photographier de face, de profil, d'appeler à leur secours, les jaugeages de l'anthropométrie, les textes psychologiques les plus récents ; de fureter en ses domaines, d'écheniller son parler ; d'examiner, à la loupe, ses institutions, son habitat, sa patriarcale progéniture, pour en chœur s'écrier :

- Baptiste, tu fais fausse route.
- Tu t'éloignes de la marche de l'humanité.
- Ton parler date et ta foi.
- Regarde plus loin que ton champ.
- Modernise tes institutions intellectuelles, économiques.
- Corrige ceci.
- Redresse cela.
- Coupe ici.
- Ajoute là.

Baptiste pense, en lui-même, qu'on aurait bien dû l'aider à sa souche et il se dit, transposant sans le savoir, le mot de Figaro :

— « Aux qualités que l'on exige du Canadien, quel est donc celui-là qui serait digne de l'être ? »

Voyons, d'un peu plus près, la sensibilité propre de chacun de ces visiteurs et les « réactions » qu'elles déterminent chez Jean-Baptiste.

III

Viennent, en premier lieu les cousins. C'est une parenté, riche, variée dont on n'a pas à rougir et que Baptiste aimait, sans la beaucoup connaître.

La France !

Ce mot détermine chez lui un de ces états poétiques dont parlait Henri Brémond. Tout d'elle le captive : histoire, littérature, paysages. Il la connaît, par les livres, presque autant que son pays — sinon plus—; il aime son génie clair et lucide.

Elle est restée, pour lui, comme une sorte de Paradis perdu. Jean-Baptiste rencontre, un jour, le cousin de province qui a émigré au Canada, sur trois illusions : le pays est tout entier anglais ; le pays est tout entier français ; la culture s'y fait comme un sport — l'accordeur de piano de Maria Chapdelaine . . . Et sur une certitude : celle d'y faire sa vie et le plus confortablement possible. Il voit Baptiste, luttant d'arrache-pied sur ses terres et pris, toute âme, dans un guépier de luttes constitutionnelles, scolaires, linguistiques ou religieuses.

Il ne manque pas d'observer que la richesse — celle qui se voit, celle qui sonne — est aux mains d'anglophones.

Jean-Baptiste s'attriste de ne pouvoir trouver en ce cousin un allié, de le voir glisser, plein de mépris, vers les puissances d'argent.

— « C'est bien la peine, se dit-il, de lutter si fort pour rester français, quand ces cousins de France viennent nous reprocher de l'être trop ou de l'être mal. »

Sa colère ou son humeur se résorbe, en un long monologue intérieur qui éclaire bientôt son esprit, apaise son ressentiment. Il reprend plus allègrement la tâche.

Trois cents ans de vie française en Amérique, il n'y a que lui et les siens qui savent ce que cela comporte de vicissitudes, d'angoisses, de stratégie minutieuse, de joies dures et viriles.

Comme on ne peut demander à ces bergers d'Arcadie de se transformer subitement en maîtres-draveurs, on ne peut exiger qu'ils se passionnent au problème d'une heure de français dans une école d'un secteur anglais. Leur utilitarisme n'a-t-il pas déjà été suivi par nombre des siens ?

Et puis ces cousins, ce sont des émigrés, des métèques. Ils ont quitté la France comme d'autres la Pologne ou l'Ukraine, en secouant peut-être la poussière de leurs pieds. Ils sont venus ici pour se faire une âme, non pour épouser des querelles.

— « Ils ont quitté ce que je m'évertue à prolonger au pays. » Il ne comprend pas qu'on puisse quitter la France ; il les plaint maintenant ces cousins plus qu'il ne les blâme : on ne change pas de nationalité comme on change de tunique. Il est peut-être triste de penser qu'ils ne veulent pas « planter des choux à la mode de par chez nous » mais il continuera à le faire, sans eux et, si nécessaire, contre eux.

Il en est d'autres, pourtant, qui en venant ici n'ont pas cru changer de nationalité mais seulement passer en une autre province de France. Ceux-là, on les distingue certes des autochtones parce qu'ils n'ont pas « l'air » de l'endroit, comme on reconnaît un Breton en terre d'Auvergne. Ils deviennent après peu, une variété de Canadiens et enrichissent de leur expérience l'héritage spirituel de la Laurentie.

* * *

Un beau dimanche, à la sortie des vèpres, Jean-Baptiste voit venir le cousin dilettante . . .

Les pays neufs font la vie dure aux théoriciens, aux cérébraux. Penser est une nécessité, ce n'est pas un plaisir. Quand il s'agit de survivre, vivre paraît luxe d'oisifs. Aux champs, dans les villes comme dans les assemblées délibérantes, l'important a toujours été de trouver les formules nettes et impératives qui assurent cette survivance.

Cette colonie féodale enchantait l'imagination de ce cousin tendre. Il était venu éprouver auprès de Baptiste des émotions d'art. Il ne fut pas déçu. Tout l'exaltait : choses et gens. Il collectionnait les mots de Baptiste comme d'autres les timbres-poste.

— C'est du Montaigne !

— On dit ainsi en Picardie !

A la veillée, il notait les chansons et y retrouvait, intacte, l'âme de la vieille France. Il pénétrait, dans le jardin de Baptiste, comme au musée, recueillant des anecdotes, des souvenirs, des images, des impressions.

Il partit, une fois Baptiste pressé comme un citron.

Le Canada étant bien porté, cette saison-là à Paris, le cousin dilettante, savourait à l'avance les succès de salon qui l'attendaient.

Baptiste le déposa à la gare avec soulagement, comme si ses mains, gauches et rudes, eussent tenu, quelque temps, un sèvres précieux.

En regagnant les bâtiments pour le train du soir, il songe :

— Comme il est rude ! frustre en ses manières ! toujours trop direct en ses observations, en primitif ! Comme il est simple dans l'expression de la beauté qu'il sent en lui ! . . . »

Pour une fois les jeux de lumière dans les abattis ne l'ont pas ému.

— « Pourquoi douter de toi, Baptiste ? Tu as l'incomparable privilège d'avoir une âme neuve, une âme à toi. N'en rougis pas, car c'est une chose précieuse et rare. L'hyper-civilisé est banal. Styliser la vie, c'est la tuer . . . »

— « Il faudrait nous rebarbariser, » écrivait dernièrement un autre cousin dilettante, écrasé sous trop d'apports culturels.

— « Ne va pas imiter, Baptiste. Tu perdrais ton âme. Écoute le son unique que la tienne rend et exprime-le en confiance. »

* * *

Puis vint le cortège des cousins libre-penseurs, athées, huguenots. A ce stage de la pensée, la foi de Baptiste leur paraît anachronisme. Les accompagnait une petite troupe de MM. Homais tapageurs. Leurs discours rendent Baptiste morose.

— « Il ne pourra jamais plaire ! Voilà qu'on lui reproche sa croyance, comme une tare ! »

Pourtant, tout le long de sa douloureuse aventure en Amérique, quand tous lâchaient qui auraient pu, qui auraient dû l'aider, Dieu seul est resté, dont l'intimité dans l'abandon total, fut réconfort puissant. Il a, suivant la formule préférée de Pascal « senti » Dieu. N'est-il rien de plus touchant que ces messes blanches des Acadiens de l'exil, sans prêtres, dites par l'ancien, dans la profondeur des forêts ou dans l'abri de fortune, bâti en route ? L'expérience mystique de l'Acadien, Baptiste aussi l'a vécue.

Son clergé dont on lui souffle de s'affranchir, n'est-ce pas grâce à lui, pour beaucoup, que Jean-Baptiste s'est affranchi de toutes les servitudes, politiques, économiques, intellectuelles ?

Serait-il resté français, s'il n'était pas resté catholique ? Certes la foi n'est pas fonction essentielle de la race ou de la langue, mais il importe de n'oublier pas qu'il est en Ontario, — et que dire des secteurs américains ? — 30,000 Canadiens qui en cessant d'être catholiques ont cessé, pour la majorité, d'être français.

Il en est autant, il est vrai, qui en cessant d'être français, ont continué leur adhésion à l'Église.

Qui reconnaîtrait, en un St. John presbytérien, un Saint-Jean des vieilles paroisses ? Qui reconnaîtrait en un Hogg anglophone, un Hogue de la paysannerie laurentienne ?

Qu'est-ce donc qu'être français ? Qu'est-ce qui façonne, désigne et signe un Français ? Le nom ? Mais il est des Beuparlant, de sang français, qui ne disent pas un mot de français. Il est des Powell qui ne disent pas un mot d'anglais. Il est des Canadiens de sang et qui le regrettent tous les jours de leur vie, qui en ont honte. Il en est d'autres qui sont obligés de se suggestionner, pour le rester.

Jean-Baptiste ne nous donne-t-il pas la réponse, lui qui est canadien d'instinct, par tous ses réflexes, sans retour, à la manière des Anglais vis-à-vis d'eux-mêmes ?

Aussi ne comprend-il pas les cousins pétéradant d'esprit, car il a le catholicisme dans le sang comme sa race. Il a la foi du paysan breton, un peu frondeuse, mais tenace.

Quand revenant des champs, sa journée achevée, tinte l'Angelus du soir, c'est pour lui la musique qui scande la fin de la méditation aux champs. Il se signe volontiers avant d'entreprendre une tâche — sillon, abattis ou même lutte comme Yvon Robert.

Aussi ces cousins railleurs lui sont-ils plus étrangers que les Anglais de son coin qui eux, au moins, vont à leur « mitaine » le dimanche.

* * *

Puis ce fut la procession des cousins catholiques. Avec eux la communion des esprits est plus grande. Sur la brèche, constamment, en France, ces cousins sont d'une

trempe religieuse que Baptiste ne soupçonnait pas. En Laurentie, l'ambiance est dévote, les réflexes sont religieux et l'imagination, la mémoire portent fortement vers les choses d'église et le culte. On n'éprouve pas le besoin d'examiner. Baptiste est religieux spontanément. Il a la foi du charbonnier.

Les cousins, obligés de justifier leur croyance, de la raisonner, n'ont peut-être pas la même fraîcheur d'âme. En revanche, ils apportent plus de lumière dans leur pratique. Ils ont la foi du philosophe, la combativité du croisé. Différence de milieu. Mais là comme ici le catholicisme est de belle trempe.

* * *

Un jour, il y eut fête au village. On y commémorait un anniversaire « vieille France ». Anglais et Canadiens y allèrent de leurs discours. Un représentant officiel de la France suivit.

Baptiste était ravi de son parler qui lui semblait une musique. Il regretta toutefois de le trouver si circonspect. Il lui semblait qu'on oubliait trop facilement trop de choses. Alors l'idée se fit plus nette en lui de son status politique. Il n'avait jamais compris, comme alors, qu'il était vraiment sujet britannique. Il pouvait passer toute sa vie sans y penser.

Pour la France, nous étions donc des étrangers, des étrangers certes d'une espèce particulière, mais qu'il fallait bien situer, dans les hiérarchies politiques. Cela peut n'altérer en rien les dispositions, mais cela en circonscrit forcément l'expression. Nous étions une rançon, un risque de guerre. Entre grandes puissances on ne chicane plus sur ces choses. Et pourtant, les états totalitaires ont d'autres vues.

Baptiste débrouille lentement — comme ceux qui pensent juste — quelques idées nettes qui lui procurent, tout à la fois, paix et confiance.

Plus d'un siècle de séparation, d'absence presque absolue de contact avec la France ont modifié profondément le type primitif. L'ambiance anglo-saxonne, le climat, une organisation économique de pays neuf, une vie religieuse à certains égards originale, ont donné à nos villes et à nos âmes, des traits qui ne se retrouvent pas chez nos cousins.

A ces influences qui nous sont propres, il faut ajouter celles qui ont agi, en France depuis 1760 — nous pourrions dire depuis 1608 — et qui accentuent encore les différences : mouvements philosophiques, politiques, sociaux, artistiques, auxquels nous sommes restés presque étrangers. Il n'y a pas lieu d'être surpris si le verbe et la pensée sont autres.

Baptiste fait, lui aussi, en terre canadienne, de la vie française, et de la plus belle, mais d'une autre sorte. Etre différent, ce n'est pas être inférieur.

Alors notre ami est heureux, car il a conservé, raisonné, cette fois, l'amour jusque là aveugle qu'il portait à la France. Il ne fait pas, comme trop des siens, de distinctions entre les siècles. La France du XXe lui paraît aussi grande que celle qui partait, avec les fleurs de lys, au XVIIe. Il est fier d'être resté de son sang, de son cœur, de son esprit, dût cela rendre, pour lui, la vie commune plus délicate, avec ses compatriotes, les convives de 1760.

IV

Avec les cousins, il ne pensait pas toujours les mêmes choses, mais au moins il pensait de la même façon. Avec les nouveaux venus, il fallut penser les mêmes choses, mais il n'a pas été possible de les penser de la même façon. C'est là, en définitive, la cause principale des souffrances de Jean-Baptiste : lui et l'Anglais n'ont pas la tête faite « pareille », comme il dit. Disciplines intellectuelles, religieuses, économiques, sociales, sensibilité, forment comme autant de frontières intérieures.

Comme son cousin, il aime les idées, il se passionne pour elles : « Il faut ménager le vent aux têtes françaises, écrit Joubert, car tous les vents les font tourner. » L'Anglais a le cou plus raide. L'idée le laisse froid. Il écoute, sans broncher, les plus grandes sottises et continue à penser ce qu'il a toujours pensé. Il groupe dans quelque Hyde Park les rêveurs, parce que leurs idées n'en franchiront pas les grilles, lesquelles, pour cela n'ont pas besoin d'être vérouillées.

Comme l'écrit André Maurois, si la populace de Londres s'ameutait devant Buckingham Palace pour l'envahir, elle se disperserait aussitôt, sur la remarque d'un des gardes que cela ne se fait pas. Tout est fonction de quatre senti-

ments : le Times, le bacon, la famille royale, l'empire britannique.

La mobilité française ne pourrait jamais s'accommoder de ces éternelles constances.

On semble être plus stable en Laurentie : Jean-Baptiste ne bouge guère ; comme la nature, il ne procède pas par sauts. Il est le Français « vieille France » ; il n'a pas comme les fils de 89 la révolution dans le sang. Peut-être est-ce là flegme normand ? L'établissement qui se prolonge indéfiniment garde le meilleur de son énergie aux tâches essentielles.

Il est plus près de l'Anglais que du Français à ce point de vue. On sent toutefois qu'il est attaché à l'ordre, à l'ordre, tout au moins politique, de façon moins forte que l'Anglais. Ses révoltes ne sont pas toujours uniquement verbales, les troubles de '37 l'ont prouvé.

Jean-Baptiste aime les idées générales que les Anglais détestent d'après Herbert Spencer.

C'est ce qui explique que dans un travail en comité, le Canadien, au début, est toujours dérouté. Il cherche la logique verbale que l'Anglais dédaigne pour s'attacher à la logique des choses.

Le Canadien est thomiste, dogmatique, platonicien parfois, bien rarement cartésien : — *Dubium hypotheticum Cartesiani rejiciendum est !* — L'Anglais est positiviste, kantien, éclectique, utilitariste. Nous sommes déjà rendus aux conclusions que l'Anglais s'attarde longuement aux prémisses.

Joubert écrit que les auteurs français : « pensent, écrivent, parlent, jugent et imaginent trop vite ».

C'est là une opinion que ne contrediront sûrement pas nos amis anglais. La légèreté française les déconcerte toujours. A nos rapides synthèses, ils substituent de minutieuses analyses.

« Nous avons l'esprit leste, agréable, mais peu imposant, » c'est encore Joubert qui parle ; l'Anglais à l'esprit aride, lent, mais très imposant (ici Joubert a cessé de parler).

Combien est différente aussi l'attitude des uns et des autres vis-à-vis de Dieu.

A cause de la faveur particulière qu'il ne cesse d'accorder à l'hégémonie anglaise, John Bull a fait de Dieu un sujet britannique une « sorte de gouverneur général de cet autre

Dominion par delà les mers de la mort qu'est le ciel » pour citer une boutade de Madariaga. Il l'adapte à son tempérament, à ses humeurs. Il le nuance quand les couleurs sont trop crues. Mais mystique de nature, il aime Dieu vraiment, le craint et surtout l'admire. Il a un peu du Centurion de l'Évangile ; lui qui peut beaucoup : « Je dis à celui-ci va, et il va . . . » Alors ce n'est pas la peine que le Christ, qui peut davantage, se dérange, Il pourra opérer ses merveilles à distance.

Il croit que l'observance des commandements procure, suivant les promesses de l'Ancien Testament, l'abondance des biens de la terre, la puissance et conclut peut-être que la pauvreté est la conséquence de quelque faute. Le mystère des Béatitudes, pour lui plus que pour tout autre, est incompréhensible.

« Qu'est-ce qui a fait la grandeur de l'empire britannique, demandait un jour, un prince hindou à la reine Victoria ? »

La Reine, la main sur la Bible de dire : « Ce livre. » Dieu est devenu insulaire comme ses adorateurs. Chaque Anglais est à lui seul une église. Il a, suivant le mot de Brunetière, cité par M. Édouard Montpetit : « son petit religion à soi ».

Le Canadien est romain, le plus romain de tous les catholiques. Il accepte sans discuter la pensée de Pierre. S'il ne vit pas toujours ce qu'il croit, il ne lui vient jamais à la pensée d'adapter ce qu'il croit à ce qu'il vit. Il n'est pas homme de l'Ancien Testament. Ce n'est que récemment qu'il s'est mis à la lecture de la Bible, suivant des conseils nouveaux, d'ailleurs. Il n'est pas très personnel dans ses croyances. Il craint tellement le libre examen qu'il n'examine rien.

L'Anglais est friand de textes tirés des livres saints ; il en émaille sa conversation, ses discours. Si leur adaptation aux circonstances est parfois déconcertante, elle prouve tout au moins une connaissance littéraire. Plusieurs y puisent une vie des plus droites.

Le Canadien n'est pas mystique. Il l'est pourtant davantage que son cousin. Certains de nos habitants vivent avec Dieu de façon unitive. Mais il faut reconnaître que le génie français, tout fait de raison claire, est peu propre à la connaissance mystique qui est une appréhension de Dieu qui dépasse tout raisonnement, ainsi que l'a si bien fait voir Henri Brémond.

* * *

Quelles différences dans les relations sociales !...

Baptiste est toute courtoisie, affabilité. Il fait à l'Anglais quatre-vingt-dix pour cent des avances, sans que celui-ci ne se livre. Il n'est pas d'ailleurs plus ouvert avec les siens. A prime abord. Car, une fois la confiance donnée, il va plus loin dans les confidences que le Canadien, lequel se livre beaucoup moins qu'il le semble.

Son amabilité est toutefois intermittente. Morand, dans son livre sur Londres, rapporte ce qu'il dit être l'esprit de Piccadilly : un anglais avec qui la veille il avait dîné, le rencontre sur la rue et le toise comme un étranger, sans le saluer. C'est, pour chacun, expérience quotidienne.

Baptiste est curieux d'autrui. Il n'a de cesse qu'il n'ait vu ce qui se passe dans son jardin. On a dit — qu'on nous pardonne cette expression qui est de M. Henri Bourassa — qu'il passe son temps à se « regarder le nombril ». Malgré tout le respect possible, il semble que rien n'est moins juste. S'il est quelqu'un au monde qui vit le moins dans cette attitude de Bouddha, c'est bien le Canadien. Nous sommes, au contraire, beaucoup plus portés à contempler celui des autres, pour conclure, par comparaison, que le nôtre est mal fait ou trop petit.

Le jugement de M. Bourassa, en revanche, n'est pas loin de s'appliquer à l'Anglais qui, on l'a déjà noté, ne s'intéresse au point de vue des autres que s'il y est forcé. C'est M. Siegfried qui écrivait qu'il n'est pas psychologue. Il dédaigne le nombril des autres convaincu qu'il n'en est pas de comparable au sien.

Cette analyse ne veut être ni amère ni méchante. On tente de rapporter ce qu'on croit exister, sans porter de jugement.

D'ailleurs, l'une ou l'autre de ces attitudes peut se justifier. Ce ne sont là que des « considérations » qui souffrent de part et d'autre de bien nombreuses exceptions. L'essai de psychologie suggéré pourrait seul en tenir compte.

* * *

Nous n'insisterons pas sur la frontière des parlers.

Baptiste met sa coquetterie à parler l'anglais ; il rougit si on y relève ce « french accent » qui vous replonge un

homme dans son hérédité ; il cherche à l'apprendre au point de lui sacrifier, parfois, la maîtrise de son propre parler.

L'Anglais, quand il parle le français, a l'impression, ou du moins, il la donne, de jouer un rôle. Il n'a pas le don des langues et réussit ce tour de force d'obliger les autres peuples à parler la sienne.

Frontières non moins dessinées que celles du monde économique. Comme Baptiste a gardé, là encore, les caractéristiques essentielles du sang dont il est !

Il aime la terre d'un amour tenace, profond, presque mystique. Plus elle est dure, ingrate, plus il semble s'attacher à elle. Elle lui a d'ailleurs rendu tant de fidélité, en le sauvant des servitudes où il aurait pu si facilement sombrer et en lui assurant, pour demain, de définitives victoires.

Faire de la terre, c'est encore la façon la plus fructueuse de faire de la civilisation française. Une ferme, une école, une église et il n'en faut pas plus à Baptiste pour rester lui-même. La ville, l'université, l'usine peuvent procurer plus d'apparente délicatesse, elles n'assurent pas plus de stabilité.

Certes l'Anglais l'aime aussi, la terre, mais d'une autre façon : pour les fleurs qu'elle donne, l'isolement qu'elle facilite, les ombrages qu'elle multiplie, bref, pour le confort matériel ou spirituel qu'elle dispense. S'il la cultive, il la traite en commerçant ; elle devient un autre comptoir ou une autre usine.

Aussi s'il est un beau site quelque part, il l'a déniché, occupé ; s'il est une terre aride, inculte, on y voit arriver Baptiste, tel un moine de la Trappe. A la première génération, il fournira de légumes le cottage anglais ; la seconde, il l'habitera. Encore une fois la terre n'est pas une ingrate,

La grande industrie ne lui va pas. Il se fait berner par elle. Il y voit d'abord une sorte d'exploitation patriarcale, comme celle de la ferme, sous la conduite de l'ancien, et il s'y donne de tout cœur. Il ne tarde pas à constater qu'elle tue en lui tout élément humain. Il la hait et il la quitterait volontiers si la chose était possible. Baptiste à l'usine n'est plus lui-même ; il s'est perdu ethniquement. Son individualisme lui fait préférer la petite boutique qui lui garde son âme. Travailler avec amour un meuble qu'il signera, faire de « la belle ouvrage » sans penser au rende-

ment, lui semble tâche facile. Il aime les longues journées de travail, où il y a place pour la rêverie, la causerie.

L'Anglais pense autrement. Il aime ce qui est fort et puissant : grosses usines, machineries imposantes. Le rendement de grands établissements qui fournissent à tout un empire a, pour lui, la valeur d'un poème. Il transporte, en économique, sa mystique impérialiste. Il consent à être un rouage pourvu que l'ensemble profite.

Peut-être est-ce dû au fait qu'il possède suivant le mot de Madariaga cité par M. Edouard Montpetit : « cette merveilleuse faculté de jouir par procuration ».

« Lorsque le duc de Devonshire, écrit encore Madariaga, marie sa fille, tous les vrais Anglais se sentent heureux. Lorsque le duc de Richmond court ses chiens, tous les vrais Anglais sonnent du cor. Mais le Français, s'en tient à son poète : Mon verre n'est pas grand mais je bois dans mon verre, et à moins qu'il ne boive dans son verre, il ne s'en poulèche pas les lèvres. »

Peut-être Baptiste a-t-il pris par nécessité les dispositions d'âme de l'Anglais, surtout s'il est d'habitat urbain. Mais on y découvrirait chez lui de bonne heure une certaine impatience que ses habitudes féodales ne réussissent pas à calmer. Car, et une étude plus poussée ne devrait pas manquer d'en souligner l'importance, Jean-Baptiste a conservé beaucoup, dans sa vision du monde, de l'optique féodale. Il est pourtant, autre contradiction, démocrate dans l'âme, infiniment plus que son cousin. Mais cela tient à l'Amérique.

Si l'Anglais « ne croit pas pouvoir acheter ses richesses à trop haut prix » Baptiste n'est pas loin du savetier de La Fontaine et croit volontiers que possession est synonyme de craintes et d'ennuis. L'exemple de John Bull, peinant à maintenir son empire dans le monde, lui fait apprécier davantage la liberté d'esprit et de cœur que lui laisse son modeste patrimoine.

V

Voilà, dira-t-on, un aperçu qui, annoncé sous le signe de l'optimisme, ne pêche pourtant pas par excès d'optimisme. Si le Canadien et l'Anglais ne peuvent se rejoindre qu'après une sorte de course à obstacles, comme les rencontres sont impérieuses, la vie pour Baptiste ne peut être des plus roses.

C'est que l'on oublie de rappeler, suivant le conseil de Joubert, quelques vérités additionnelles.

Nous avons esquissé la physionomie spirituelle de l'Anglais type. Mais celui-là, comme le Français de France, a évolué au pays.

Baptiste et lui sont tous deux d'Amérique.

Il faut distinguer de plus entre les anglophones. Ainsi, les Écossais sont à beaucoup d'égards français de sensibilité et près de nous, et ce, pour des raisons historiques connues.

Parmi les régions psychologiques du pays, si l'Anglais des Plaines est aux antipodes, les Maritimes sont d'appréhension relativement facile.

Quel pays au monde a unité de sensibilité ? Il y a autant de différence entre le Méridional et le Français du Nord, entre le Breton et le Lorrain que, peut-être, entre les Anglais et nous.

Au Canada français, il n'y a pas encore de scissions profondes entre les esprits, des scissions profondes qui dressent les frères les uns contre les autres, comme en Espagne, en France, en Allemagne, en Angleterre autrefois. Il y a des variétés de Canadiens, même dans la province de Québec — cette carte spirituelle est à établir — mais la vision des choses est presque partout identique.

Certes l'Anglais est différent. Il est excellent qu'il en soit ainsi.

Il est encore plus désirable qu'il le reste. L'idée ne lui viendra pas de changer ; l'idée s'ancre trop facilement en nous, par contre, de l'imiter.

Pourtant, faut-il le rappeler encore : être différent ce n'est pas être supérieur, ni inférieur. On peut admirer sans imiter.

Mais, on rétorquera, avec Lawrence d'Arabie, que l'entente est bien difficile : « Les Français projettent surtout la lumière directe de la raison et de l'intelligence, au lieu de regarder vaguement, à travers les paupières mi-closes, le rayonnement essentiel des choses, comme l'Anglais imaginaire. Aussi toute collaboration à une grande œuvre est-elle difficile entre les deux races ».

Il reste qu'on peut promouvoir au pays, en une collaboration intermittente, deux belles choses : la civilisation française et la civilisation anglaise. Car on ne peut nous

ignorer, nous faire craindre, nous « déporter » : nous sommes trop nombreux. Ayons la psychologie de notre effectif. Nous l'avons inconsciemment ; ayons-la de façon consciente.

Notre effectif, le voici : 2,927,900. Presque le tiers de la population du pays. Nous sommes le plus gros groupe racial, dépassant les Anglais, les Écossais, les Irlandais, considérés comme entités ethniques distinctes.

Ce qui nous lie ce n'est pas seulement la langue c'est une histoire, une religion, des traditions communes. On ne trouve cela nulle part ailleurs.

Plus de la moitié de la population française ne parle pas l'anglais. C'est symptomatique.

— « Il y a dans le monde des gens qui ne sont pas catholiques et qui ne parlent pas français, » disait, un jour, à sa mère, un bambin de retour de l'école rurale.

Ce petit bout d'homme prouvait à sa façon la victoire des bourgs laurentiens sur 1760.

Plus de la moitié de notre population est rurale, ce qui est une sauvegarde.

Les catholiques se comptent à 4,285,388 : le plus fort groupe religieux. Le Canada français est le principal contingent.

Aux États-Unis, 2,500,000 habitants de sang français. Donc, 5,000,000 des nôtres en Amérique.

Des hiatus dans le peuplement nous en feront perdre un grand nombre.

Insistons sur cette constante que les Franco-Américains de la Nouvelle Angleterre et de l'Est de l'État de New-York, touchent la province de Québec dans presque toute son étendue ; que les contacts sont fréquents.

Frontière politique, sûrement ; frontières psychologiques toutefois plus apparentes que réelles.

Pas de solution de continuité non plus avec les Acadiens du Nouveau Brunswick, avec les Franco-ontariens.

Groupes amorphes ! Bien au contraire ; groupes bien « informés » au sens philosophique du mot. Paroisses françaises, écoles françaises, journaux français, institutions d'assurance, de banque françaises.

Le Congrès de la Langue Française constitue comme une sorte de Diète Nationale.

Nous sommes donc passés en 175 ans de 65,000 habitants à 5,000,000.

Posons la règle de trois suivante : Si 65,000 Canadiens français, en 175 ans, ont donné 5,000,000 de descendants, combien, 5,000,000, dans une période de même durée, donneront-ils au même rythme ?

Le résultat est effrayant : 384,615,384.

Peut-on poser ainsi le problème ? Oui et non. Oui, en ce sens qu'il y a certainement, dans la population, progression géométrique. Non, en ce sens, qu'il faut tenir compte de bien d'autres facteurs. Facteurs physiologiques : la race conservera-t-elle toujours sa belle fécondité ? La naissance des jumelles Dionne marque-t-elle la fin d'un cycle ? Facteurs moraux : l'obéissance aux lois divines sera-t-elle toujours aussi spontanée ? Il serait bien surprenant que nous n'ayons pas notre crise religieuse, si elle n'est pas déjà là. Facteurs économiques : la vie à la cité dépeuple ; la grande industrie est la ruine des populations.

* * *

Est-il trop optimiste de suggérer que nous pourrions être, cinquante millions de Français, tant au Canada qu'aux États-Unis en 175 ans ? Sur ces 50,000,000, concédons un déchet de 10,000,000. Il restera un effectif de 40,000,000. Presque la population actuelle de la France, et plus homogène. Donnez-nous un chef, un vrai (nous n'en avons pas encore eu) ; une mystique : nous serons grande puissance.

* * *

Un état français en Amérique ?

Vrai ! l'idée n'est pas originale. Il n'y a d'idée originale que celle qui est « subjective ». Celle-là l'est. Une utopie ?

Pourquoi ? Il n'a pas été décrété de toute éternité que le continent nord américain doit rester anglophone jusqu'à la fin des temps.

Son peuplement, au XXe siècle, a été une sorte d'invasion des barbares. Qui nous assure qu'il ne se fera pas une redistribution du territoire, suivant les affinités ethniques ?

Ce que nous disons des Canadiens peut se vérifier de toutes les autres nationalités. On a remarqué que les immigrants

se groupent, qu'il est des régions allemandes, italiennes, autrichiennes.

L'unité politique du Canada ne date pas de cent ans ; celle des États-Unis, à peine davantage. Qui prétendra qu'elle soit définitive ? Mais peut-être aurions-nous dû lire ce qu'a écrit là-dessus M. l'abbé Groulx . . . Il est des livres qu'on se figure toujours avoir lus . . .

* * *

Voilà ce que nous permettent d'entrevoir nos « belles familles » avec leurs « tralées » d'enfants, qu'un jeune éphèbe sans tempérament, nous déclarait, dernièrement, être bien « inélégantes ».

Pourtant . . . quand nous aurions un Aristote à Québec, un Platon à Montréal, un Périclès aux Trois-Rivières, ce n'est certes pas eux seuls qui nous donneraient 65 députés au fédéral et feraient de ce pays un état bilingue.

Ne faisons donc pas les « becs fins ».

Baptiste sait mieux.

VI

Si nous allions le revoir ? Nous l'aimons, non pas parce qu'il est le Canadien moyen — l'homme de la rue est d'une banalité à faire pleurer — mais parce qu'il est le Canadien nature, celui qui a moins reçu d'apports culturels de l'étranger. Il n'est toujours pas gai.

Cette fois ce sont les voix de Québec qui l'attristent, le désaxent.

Celles de Louis Hémon, lui demandons-nous :

— « Nous sommes venus, il y a trois cents ans et nous sommes restés. Nous avons apporté d'outre-mer nos prières et nos chansons ; elles sont toujours les mêmes. Nous avons apporté, dans nos poitrines, le cœur des hommes de notre pays, vaillant et vif, aussi prompt à la pitié qu'au rire, le cœur le plus humain de tous les cœurs humains. Il n'a pas changé.

Nous avons marqué un coin du continent nouveau.»

Hélas, non ! dit Baptiste. Écoutez plutôt.

En effet des carrefours, le long des chemins du roi, amplifiées par les hauts parleurs, des mélodies douloureuses sourdent sans arrêt.

Ces voix poursuivent Baptiste à son travail, à la maison, tenances, pressantes, lancinantes.

Elles disent :

Les unes :

— Tes institutions d'enseignement font fausse route ; elles sont mal aménagées ; elles datent ; elles forment des individus sans caractère. Change leurs formules. Vois les Anglais, les Américains, les Français de France. Imité.

D'autres :

— Tu es pauvre, bon pour scier le bois, porter l'eau. La finance t'échappe, la grande industrie. Cela par ta faute.

Tu ne recherches pas l'argent. Tu donnes le tien à l'étranger. Tu n'es plus chez toi, chez toi.

D'autres :

— Persister ? Impossible, au milieu de 120,000,000 d'anglophones. Renonce à ce beau rêve. Parle français chez toi, anglais dans tes rapports d'affaires.

D'autres :

— Ta foi est sans constance, toute de routine. Un rien l'ébranle. Étudie ta religion. Trouve des accommodements. Vois comme on adore Dieu, ailleurs.

D'autres :

— Tu es un crétin, à la queue de la civilisation américaine.

D'autres :

— Tes hommes politiques ne sont pas compétents ; ils sont paresseux ; ils n'étudient pas. Aucun n'a de valeur. Apprends des Anglais, comme on doit être au Parlement.

D'autres :

— Ton patriotisme est intermittent : ferveur le jour de la St-Jean ; indifférence le lendemain.

D'autres :

— Tu n'as pas de romanciers, pas de poètes, pas d'hommes de science. On rit de toi à Paris, à Rome.

C'est vrai, Baptiste, mais n'entends-tu pas cette voix qui te dit d'être fier de toi ?

Baptiste retournant une motte de terre, de soupirer : Ben ! y a pas de quoi ! »

* * *

Oui Baptiste : « Y a de quoi ! »

Toutes ces « vérités » si « vérités » il y a, font mal, parce que dites ainsi, elles sont injustes.

Par comparaison, tu n'as à rougir devant personne, ni devant toi-même.

Ces critiques sont incomplètes qui ne tiennent pas compte de la vie, ni de ta vie.

On ne dirait pas autrement que tes échecs sont dûs à un vice de constitution. On ne songe pas qu'il y a le commun dénominateur de l'économique et de la politique.

Il importerait de distinguer ce qui tient des régimes de ce qui tient de toi, si l'on veut absolument te donner des conseils, et il ne fait pas de doute qu'on y tient.

Tu as fait merveille avec les moyens dont tu disposais.

Quelle minorité, au monde, a fait mieux ?

Ces critiques, à dose massive, sont-elles opportunes ? . . .

Depuis quand conduit-on des troupes à la victoire en jetant bas leur moral ?

Dirais-tu à tes enfants ? : « Vous êtes mal fichus ; vous n'êtes pas intelligents ; vous n'avez pas de cœur, d'initiative ; vous êtes entourés de personnes qui vous sont supérieures, en nombre, en valeur ; vous n'avez pas le sou ; l'éducation que je vous ai donnée ne valait rien ; vous n'avez pas de volonté, pas de grandeur. Mais partez pour la vie, toutes voiles au vent ; soyez fiers de vous . . . »

Or c'est ce que la T.S.F., le livre, le journal, la revue nous répètent sans cesse. On pourrait nous signaler des victoires — en nombre ; on souligne nos faiblesses.

N'avons-nous pas le patriotisme pleurnicheur pour ne pas dire « braillard » ? En cette notice, sous le signe de l'optimisme, il est impossible de répondre affirmativement. Avec raison. En marge des harangues, la vie canadienne s'affirme sans bruit, par des victoires, des gestes-peuple.

« L'intelligenza » est trop souvent stérile en sa similitude . . .

Pourtant, il en est qui prennent tout cela au sérieux. Tous ne concluent pas comme Baptiste : « Y parlent trop ben !

Il y a ceux des faubourgs, ceux des régions perdues, en plein secteur anglais. Ces doutes s'ajoutent aux leurs. Ils les dirigent rapidement vers les mutations ethniques.

Ces critiques sont admirables ; c'est Maurras qui l'affirme : « elles proviennent de héros jamais satisfaits d'eux-mêmes ».

Ces dénigrements de soi intempestifs sont bien de race ; ils portent le sceau français.

En un temps où l'orgueil de race est si aigu en tous pays, ne peut-on pas demander qu'elles s'extériorisent en douce. On voit partout des gens satisfaits d'eux-mêmes ; il n'y a qu'en Laurentie qu'on se croit le « restant » de l'humanité. Le complexe d'infériorité est déjà pourtant assez prononcé. Comment veut-on que l'Anglais nous respecte qui ne pense pourtant pas de nous tout le mal que nous en disons ?

* * *

Optimisme « béat » alors ?

Évidemment. C'est généralement ce que l'on reproche à ceux qui protestent contre ces révolutions de bile collectives. Non ! mais il y a tout de même la manière. Pourquoi faire porter à tout le groupe les déficiences individuelles ? Parce que l'un des nôtres est bossu, ce n'est pas à dire que toute la race le soit. Parce que certains ne sont pas honnêtes, ce n'est pas à dire que nous ayons tous la main légère ou la conscience. Parce qu'un notaire fait une faute d'orthographe, il ne s'ensuit pas qu'il faille chambarder tout le cours classique, attaquer les maîtres de notre génération.

Si les Anglais disaient de nous le mal que nous ne cessons de signaler, il y aurait émeute dans la rue.

« Ah ! ces m... Canadiens... » Qui n'a entendu l'un des nôtres dire cela des siens comme s'il parlait des habitants de quelque Laponie ?

Les électeurs se plaignent de leurs députés ; les députés de leurs électeurs ; les paroissiens de leur curé et le curé de ses paroissiens ; les anciens élèves de leur Alma Mater ; les professeurs de leurs élèves (paresse intellectuelle qui fait de nous on ne sait quel peuple d'idiots) ; les écrivains se plaignent de leur public et le public de ses écrivains. Tout cela, c'est de la pauvre nature humaine. Mais ce qui n'est pas humain, c'est la tendance au Canada français de toujours faire de nos défauts, comme de nos qualités, l'essence même de notre âme.

* * *

Optimisme béat ? Ah ! que non pas ! Mais dans les observations, les remarques, il peut y avoir dosage ; inter-

mittence, nuances, sevrage ; opportunité de temps et de lieux.

Avant de dire du mal de soi-même, sur la place, on devrait y penser à deux fois. C'est surtout lorsque l'on a du bien à dire de soi, de l'un des nôtres, de quelqu'une de nos institutions que nous y pensons, à dix, à cent fois.

* * *

« Etes-vous fiers d'être Canadiens français ? » demandions-nous un jour à des compatriotes, à bord d'un transatlantique sur lequel se trouvaient réunies toutes les races de la terre.

« Croyez-vous que le Canadien français est le plus beau type d'humanité qui soit » ?

On me regarda comme si j'avais dit une ânerie . . .

Pourtant les Anglais, les Allemands, les Italiens, les Japonais, les Français, les Suisses, les Juifs du bord « se regardaient tous le nombril » l'œil mouillé de bonheur de ce qu'il fût plus beau que celui des autres. Il n'y avait que pour mes compatriotes que la chose fût odieuse. Seuls ils semblent souhaiter tous les « métissages », intellectuels et autres . . .

* * *

Mais voilà que l'on adopte le ton que l'on reproche aux autres : c'est décidément chronique.

Retournons à la nature, au bon sens, à Baptiste.

Il est « tanné » de tous ces « chialages ».

Il se redresse.

— Je ne suis pas si petit !

— Tu es très grand quand tu te tiens droit.

— Je ne demande pas mieux, mais on me rabaisse tout le temps ; on est toujours « après » moi . . . Je n'ai pas tout gâté ?

— Tu n'as rien gâté. Laisse dire. Continue. Pense au Meunier, son fils et l'âne : Fais à ta tête et tu feras bien.

On veut te faire faire à toutes les têtes de la terre. Pas surprenant que tu sois perdu.

* * *

Le soleil à son déclin projetait, immense, son ombre sur tous les coins de l'horizon : à l'ouest, à l'est, au sud, au nord. Partout, elle rejoignait des « colonies » des siens. Je compris, soudain, qu'il y a un impérialisme canadien-français.

J'eus alors la vision de son saint Patron. Non l'enfant rose, frisé dur, qu'on promène dans les processions, mais un Jean-Baptiste, au sortir du désert, poitrine velue, muscles saillants, un gourdin à la main.

Tous deux annoncent le Maître, sa Bonne Nouvelle. Notre Jean-Baptiste y ajoute ce qu'il y a de plus beau au monde, après elle, la civilisation du pays de Jeanne, sa douceur, sa grâce, la sérénité d'un paysage de Touraine, la civilisation française.

Je l'ai laissé rassuré.

Elle était gardée. Et bien.

Paul FONTAINE.

Conseiller juriste au ministère de la Justice.

Durham, dans son fameux Rapport (1839) reprochait aux Canadiens français de ne pas s'imposer de taxes pour améliorer leur condition.

S'abonner à une revue c'est s'imposer une petite taxe pour améliorer la condition intellectuelle du pays.